

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-0413-5

© Gilbert MARIOT

« Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre. »

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle »

*« Ce n'est pas parce les choses sont
difficiles que nous n'osons pas, c'est parce
que nous n'osons pas qu'elles sont
difficiles. » Sénèque*

*À mes aïeux, à ma femme Yvette, à mes
enfants, à mes amis, c'est à vous que je dois
mon histoire, je vous dédie donc ce livre.*

Gilbert Mariot

MA VIE DANS LE RÉTRO

Prélude d'une vie ordinaire

Je vis le jour dans une ville du centre de la France, à La-Charité-sur-Loire, au fil du dernier fleuve sauvage d'Europe, aux abords de la célèbre Nationale 7.

Naître par un jour d'été 1946, dans cette France libérée était en soi un cadeau.

Il y a toujours en moi une part vivante du bienheureux enfant que je fus, à l'opposé de mes parents qui furent moins épargnés par la vie.

Embarqués par les deux guerres qui anéantirent toutes les illusions et la fougue de cette génération, mes parents survécurent.

Comme un périple si sombre qui peine à être mis en lumière dans mon esprit et dans mon cœur, je romps le silence et revient sur les désastres dont mes parents étaient les témoins et les déboires dont ils étaient parfois les acteurs.

Ma mère vint au monde

En 1917, ma grand-mère maternelle donna la vie à Léa, ma mère, à Subligny dans le département du Cher où elle était réfugiée.

Au cours de la guerre 1914-1918, de violents combats dévastèrent « Le-Chemin-des-Dames » où se trouvait le front de cette guerre sanglante, devenu aujourd'hui la route départementale 18 CD.

Les habitants, dont ma grand-mère, furent les combats, abandonnèrent leur maison et leur exploitation qui furent pour la plupart détruites.

Soixante pour cent de la population de l'Aisne furent déplacés.

Bien que ces exilés contraints et forcés fussent des français déracinés, ils furent difficilement acceptés par la population des zones plus éloignées du front.

Il est vrai que ces zones n'étaient pas moins affectées par les restrictions et le chaos dans lequel cette génération sacrifiée était entraînée.

Malgré cela, le village, dans lequel ma famille fut affectée, prit en charge ce peuple arraché de sa terre meurtrie, jusqu'à l'obtention d'une allocation destinée à tous ces démunis.

A Subigny, ils représentaient dix pour cent de la population.

Léa, ma mère, vécut jusqu'à l'âge de deux ans dans ce village du Cher.

En 1919, ma grand-mère repartit avec ses enfants, pour le canal de l'Ourcq, à Soupir dans l'Aisne à moins de cinq kilomètres de son village détruit.

La famille de ma mère revint sur ses terres comme beaucoup de sinistrés et de rescapés de la Grande Guerre.

Sur le Chemin des Dames, dans l'Aisne, tout était à reconstruire, les opérations de déminage et de nettoyage des zones de combats d'après guerre avaient retardé le retour de ces malheureux citoyens issus de ces zones les plus dévastées.

Les mesures d'urgence adoptées par l'État furent des baraquements en bois pour abriter rapidement et sommairement ces citoyens sans toit, sans argent, sans emploi.

C'est ainsi que furent créées des cités de préfabriqués et de transit.

A quatorze ans, ma mère fut employée comme domestique à Paris chez une tante qui vivait dans l'aisance.

Elle pu quitter ainsi les baraquements le long du canal de l'Ourcq dans l'Aisne, au profit d'un hôtel particulier et surtout de ses hôtes.

Ce fut effectivement la famille, hôte et employeur, qui en profita le plus.

Par ailleurs, le mari de cette tante possédait une ferme à Maizières, à moins de quarante kilomètres de Subligny, là où Léa, ma mère, ouvrit les yeux pour la première fois, sur un monde en pleine guerre.

Chaque été, elle suivait le couple et restait à leur service dans la campagne nivernaise.

Mon père, l'enfant illégitime

Mon père est né à Paris dans le 5^e arrondissement, d'une mère célibataire.

Après l'interminable guerre 14-18, beaucoup d'enfants furent placés à L'Assistance Publique, faute de foyer traditionnel.

Les naissances hors mariage étaient une honte et engendraient la désapprobation sociale.

Mon père illégitime fut placé à l'âge de quatre ou cinq ans à l'Assistance Publique dans le Loiret.

Puis, entre huit et neuf ans, il fut placé, par l'institution, dans la Nièvre, en famille d'accueil à Maizières, commune de Garchy, jusqu'à l'âge de treize ans.

Il fut ensuite employé en tant que vacher (agent d'élevage bovin), pour un an, dans une ferme voisine de sa famille d'accueil.

L'année suivante, dans une commune proche de Maizières, il fut employé en tant que

charretier où il était chargé de soigner les chevaux de travail et de les atteler.

Après cette année là, il suivit pendant trois ans un apprentissage de bourrelier à Pouilly-sur-Loire.

Cet artisanat qui consistait à fabriquer, à réparer des selles et harnais était autrefois indispensable à la campagne pour les paysans qui utilisaient les bovins ou les chevaux comme moyen de traction et de locomotion.

C'est en 1935 à Maizières, que mes parents firent connaissance.

Ma mère, bonne à tout faire, travaillait tous les étés à la ferme de sa tante.

Ils se fréquentaient ainsi, périodiquement, pendant plus ou moins trois ans.

A vingt ans, mon père fit son service militaire à Epernay où il exerça, sous les drapeaux, son métier de bourrelier pendant deux ans pour la très exigeante sellerie du régiment de la cavalerie française.

C'est presque au terme de ces deux ans, qu'un jour, la gendarmerie vint le chercher pour participer à l'effort de guerre.

C'est ainsi qu'il rejoignit son régiment, au front, dans le nord de la France.

Son unité fut en grande partie décimée.

Obligés de se replier, les derniers soldats sacrifièrent les chevaux plutôt que de les offrir à l'armée allemande.

Alors impuissantes et vaincues les dernières troupes furent escortées par l'ennemi.

C'est alors que commença, à partir de la ville d'Haubourdin encerclée, une éprouvante marche.

Cette marche forcée de plusieurs centaines de kilomètres avec ses camarades d'infortune, dont certains n'y survécurent pas, avait pour but de rejoindre l'Allemagne en traversant la Belgique, déjà envahie, jusqu'aux rives de la Baltique dans un camp de Lübeck destiné aux sous-officiers.

Au cours de ce long cheminement de la mort, mon père qui, à bout de forces, perdait du terrain, aperçut une femme sur le bord de la route, elle semblait compatissante et surtout, il

comprit qu'elle cachait du sucre dans son tablier.

Il s'empara de cette « douceur » vitale sans se faire remarquer par les redoutables soldats allemands et grâce à ces précieux morceaux de sucre, il put remonter tant bien que mal la colonne de prisonniers affamés, transis de froid et à bout de force.

Il fut déporté cinq longues années dans ce camp de Lübeck où il était astreint au Service de Travail Obligatoire pour diverses fermes allemandes.

Il fut aussi, au cours de ces cinq années, ouvrier à l'usine Dornier, qui fabriquait des hydravions rapides et légers que l'armée de l'air allemande utilisa durant le conflit si bien que les alliés la bombardaient souvent.

Enfin, mes parents se marièrent en 1943, pendant la captivité de mon père.

Il fut représenté par un tiers, muni de sa procuration.

En effet, pendant le service militaire et la guerre, ils n'eurent guère l'occasion de convoler en justes noces.

Ce revenant de la Seconde Guerre qui vécut cinq années tragiques, réussit, néanmoins, à se construire tant bien que mal une identité sociale et à apprivoiser la surcharge de détresse qui devait être sienne.

Je l'écoutai des heures durant, refaire le monde inlassablement, avec toute mon attention et ma candeur d'enfant, autour de plusieurs verres avec les hommes de sa génération, qui partageaient avec lui le même monde disparu.

Pouilly-sur-Loire

Après guerre, mes parents s'installèrent à Pouilly-sur-Loire où mon père exerçait son métier de bourrelier indépendant à partir de 1945.

Je vécus quatre années paisibles dans cette belle petite ville des bords de Loire aux vignobles réputés.

Je revois encore, comme si c'était hier, les rues de Pouilly et ce transporteur qui de la gare livrait les marchandises aux commerçants et aux habitants avec son cheval et sa carriole brinquebalante affublée de cette publicité « SUZE » en jaune sur fond noir.

Il y avait aussi notre voisin, qui tournait dans Pouilly, avec en permanence, un chargement de bois dans son camion ; son combustible était le gazogène. Il fallait donc toujours l'alimenter en bois.

C'était un procédé du XIXe Siècle, qui au cours de la Seconde Guerre mondiale, a

permis de pallier l'absence de carburant automobile.

Je me souviens encore des visages familiers de Maizières, que dix kilomètres séparaient de nous.

Malgré cette distance, mon père et ma mère restaient proches comme un pacte secret qui les réunissait chaque semaine.

Les résidents de Maizières déposaient leurs vélos chez mes parents pour faire leurs courses au centre bourg de Pouilly, chaque vendredi, jour de marché.



Lieu-dit « Les Bertins »

À l'aube des années cinquante, mes parents déménagèrent à vingt kilomètres de Pouilly-sur-Loire, dans un lieu-dit « Les Bertins » sur la commune de Narcy.

C'est à ce moment là que, brusquement, je fus confronté à la dure réalité de la vie, moi qui n'étais encore qu'un jeune enfant.

Mon père désertait la maison tandis ma mère continuait de me sourire et de me choyer sans chercher à m'expliquer ; il n'y avait surtout rien à comprendre mais tout à supporter, sans broncher.



Dans ces années là, le métier de bourrelier était encore d'actualité, pourtant l'automobile commençait à transformer notre environnement.

Ce petit village charmant de la Nièvre qui s'étire tout en longueur, traversé par la route nationale 151, fut trop souvent le théâtre d'accidents tragiques.

Cette route, généreusement empruntée, réputée et très appréciée des hollandais en vacances, était le seul axe pour relier Auxerre à Bourges.

Notre maison était située à trente mètres du carrefour de la Nationale 151.

La faible largeur de la chaussée et le trafic incessant ont fait de moi un jeune et malheureux témoin marqué à vie par cet axe mortel.

En cinq ans je vis plusieurs dizaines d'accidents.



Un jour, mon voisin et moi échappâmes de justesse à une mort assurée à cause d'un chauffeur au volant d'une Renault hors de contrôle. Ma mère nous entraîna in extrémis à l'intérieur de la maison.

Sans son intervention, je ne serais certainement pas là, à vous raconter cet épisode.

Une autre fois, un homme et une femme en moto percutèrent violemment une voiture, la femme eut un sein arraché.

Une autre fois, ce fut un motard qui, la jambe en charpie, dut attendre des heures que la Croix Rouge de la Charité-sur-Loire vint le secourir.

A cette époque, la section locale de la Croix-Rouge avait comme présidente une forte tête

volontaire et baroque : la Baronne de la Longuinière qui n'hésitait pas à jouer le rôle d'agent de la circulation routière.

Je fus, un jour, le seul témoin d'un malheureux accident tandis que je m'amusais dans un tombereau destiné à transporter des charges agricoles, en réparation chez le charron.

Deux Peugeot 203 rentrèrent violemment en collision, dans l'une des deux voitures, je vis avec effroi un bébé ensanglanté et une femme, à la place du passager, peut-être la maman, bloquée dans les restes de l'avant de la voiture.

Un des deux maréchaux-ferrants du village s'occupa aussitôt de découper les tôles au chalumeau pour pouvoir dégager ses pieds.

Ce fréquent et funeste spectacle forgea mon esprit d'enfant. Il hante encore mes souvenirs aussi présents que vifs dans ma mémoire de septuagénaire.

Le lac de Pannecière

Hanté par mes souvenirs, certains sont plus délicieux à évoquer.

Comme le jour où je plongeai, pour la première fois, le regard dans une vaste étendue d'eau inconnue.

Je me souviens de ce jour, où je visitai le barrage de Pannecière à la confluence de l'Yonne, inauguré en 1950.

Ce fut un maçon de Pouilly sur Loire, qui nous prit en passant au lieu-dit « Les Bertins » en Peugeot 403 break.

Je fus installé à l'avant, aux côtés de sa femme et de ma mère. Mon père et d'autres hommes, quant à eux, s'installèrent à l'arrière sous la bâche.

J'étais encore petit, mais je me souviens de notre émerveillement devant l'immensité de ce lac artificiel.

Comme un lac de montagne, il avait pris toute sa place, entouré de collines boisées,

reflétant le ciel bleuté, s'étendant sur des centaines d'hectares.

L'émerveillement suscité devant ce tout nouveau et imposant site aquatique, paisible et mystérieux offrit à ma mémoire un paysage de carte postale.

Ce souvenir lacustre enchante ma vie comme une vieille photographie qui rajeunirait instantanément, à chaque fois que je m'y replonge.

Ce magnifique lac-réservoir est l'ouvrage de l'homme au cœur du verdoyant Parc du Morvan, afin de protéger en amont la capitale des inondations et en offrant un lac sauvage de montagne à notre région.

Vie de village et de famille

Je revois la petite rivière qui était autrefois notre lieu de rassemblement autour de sa retenue d'eau et du lavoir convivial.

Les femmes y lavaient le linge tout en échangeant des potins et en se distrayant pour rendre la corvée plus agréable.

Ce fut là, au bord de l'eau, que je fumai ma première cigarette à huit ans, avec les grands.

Rien n'échappait à ma mère, surtout pas l'odeur du tabac qui me semblait pourtant indétectable au milieu de la bonne odeur du linge frais et propre.

Pour ma première cigarette, elle me flanqua une fessée magistrale à coups de battoir qui me marqua à tous points de vue.

Je la revois, une autre fois, prendre le rasoir coupe-chou pour retirer sans hésiter, l'hameçon enfoncé dans la chair de mon bras après une partie de pêche aux gardons, avec ma gaule en noisetier.

Ce n'était pas grave, la douleur vive rendait mon exploit plus impressionnant, j'étais un héros en pleurs car j'avais pêché un poisson d'un plus gros calibre.



La roublardise

Un soir d'hiver, un ouvrier de mon père et le fils du boulanger d'en face, en qui j'avais une confiance à toute épreuve et une admiration naïve comme tous les gosses, me dirent : « Allez, viens avec nous, le marmot, on t'emmène faire un tour ! »

Avec fierté et entrain, je pris ma veste, sans rien dire à ma mère et je les suivis sur mes jambes de huit ans.

Nous prîmes la direction de la forêt domaniale des Bertranges qui était à cinq cents mètres des maisons les plus proches.

Nous marchions, quand soudain, arrivés au cœur du massif forestier, les deux grands, âgés de dix-huit-ans, prirent leurs jambes à leur cou et disparurent.

La nuit me sembla tout à coup effrayante, seul un petit clair de lune luisait faiblement dans la nuit épaisse.

Incrédule, je fixai de toutes mes forces l'endroit par lequel ils disparurent.

J'écoutai et guettai avec attention les moindres bruits nourrissant l'espoir puéril de voir les maudits adolescents revenir sur leurs pas.

Je misai avec ma ferveur d'enfant sur des rires annonçant la fin de leur mauvais tour.

Seule, la nuit m'entourait, m'enveloppait puis m'oppressa de plus en plus, moi le rejeton haletant, planté là, perfidement, dans la sombre forêt, par deux grands nigauds plus misérables que sataniques.

J'attendis le cœur battant que ma vue s'habitât à l'obscurité et que ma frayeur apprivoisât mon cœur ou que mon cœur domptât ma frayeur afin de vaincre la paralysie qui me clouait au sol et les emballements de mon rythme cardiaque.

Ce petit clair de lune contribua à m'encourager à faire ce que je redoutais pourtant : marcher et retrouver au plus vite les maisons proches du massif forestier.

Je pris la route au hasard, sans doute la lune m'avait-elle guidé ?

Je rentrai discrètement, sans rien dire à ma mère de peur de prendre une bonne flopée, ni

à personne, de peur de passer pour un poltron.